SOUVENIR DU Dr GASTON FERDIÈRE

Par Eric CHAMS

Le Docteur FERDIÈRE est mort il y a quelques jours. C'était un ami très cher de "Radio Paris", de "Libertés" - auquel il collabora - et de Denis Clair. Eric CHAMS lui consacrera une émission spéciale sur les 106,7 FM de Radio Paris le 1er janvier à 14 heures.

"Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change"... Gaston Ferdière avait beau aimer Mallarmé passionnément, la mort ne lui va pas bien. Sans doute la mort ne va-t-elle bien à personne ; pourtant elle va mieux à Montherlant figé dans son univers de masques grecs ou à Beckett déjà muré dans un silence de plus en plus envahissant qu'à Henry Miller ou à Gaston Ferdière.

Poète, médecin, psychiatre et chef de service, fou de littérature et de peinture, compagnon des premiers jours de la grande aventure surréaliste, faisant le coup de poing dans les meetings d'avant la guerre, se battant pour faire libérer Leonide Pliouchtch, aidant Artaud à reprendre la plume, rivalisant d'humour avec Dali, fidèle et injuste dans ses amitiés comme dans ses rages, le Dr Ferdière frappait d'emblée par sa superbe intelligence.

L'oeil clair et vif derrière ses lunettes, le timbre pointu et le verbe précis, la répartie immédiate et cinglante, il y avait chez lui quelque chose d'un lutin amusé et réfléchi. Sur la grille de son jardin, un écriteau : *chien méchant mais perspicace*. Le chien ne m'apparut ni méchant ni vraiment perspicace. Le maître était à coup sûr perspicace et pouvait pratiquer la méchanceté avec tout le talent d'un - précisément - cynique. Provocateur ? Je lui posais la question... "Si je n'étais pas provocateur, je ne serais pas surréaliste".

Il avait gardé pour André Breton comme, je crois, tous les authentiques surréalistes(1), une amitié et une considération indéfectibles. Quand il traversa, dans les années de l'après-guerre, la difficile période Artaud, celle où on l'accusait de toutes parts d'avoir torturé le poète, un soutien lui fut plus précieux que tout autre : celui d'André Breton. Je lui relus les longues et belles pages de *La Tour de Feu* (2) où le fondateur du surréalisme, ancien étudiant en psychiatrie lui-même, évoque le 23 septembre 1959 avec un lyrime mesuré et dans sa prose de très grand écrivain l'effondrement d'Artaud et le dévouement constant de son médecin. Pendant que je lisais, debout près de la fenêtre, je voyais le Dr Ferdière, assis dans son fauteuil, remuer les lèvres au rythme des phrases qu'il connaissait par coeur. Pas une seule fois je n'ai entendu le Dr Ferdière émettre la moindre réserve à l'endroit de Breton. Il y avait quelque chose de touchant dans cette manière qu'il avait, lorsqu'il en parlait, de regarder au loin, dans ses souvenirs. Ses rapports avec Eluard furent fraternels, avec Aragon toujours difficiles avant de devenir impossibles, avec Soupault nuancés, avec Dali versatiles par la faute du peintre. Il semblait qu'avec Breton ils fussent, sans que jamais Ferdière ne consentît à les reconnaître tels, ceux d'un père et d'un fils, un père un peu lointain que son fils aimerait en secret et dont il n'aurait pas à se débarrasser. Onze ans séparaient leurs naissances, vingt-quatre ans devaient séparer leurs morts.

Sa grande maison près de Fontainebleau, remplie de livres et de tableaux (sa dernière épouse était la peintre surréaliste belge Jane Graverol) où voisinaient ses collections de cannes de verre et de "bois flottés", un moulin à prières offert, à lui l'athée pur et dur, par le Dalaï Lama, des photos de René Crevel et de Maurice de Gandillac, "l'un des derniers esprits universels", et des affiches du festival cinématographique d'Avoriaz dont il fut l'un des animateurs, sa grande maison, trop pleine d'objets disparates et d'un goût parfois étrange, était tout sauf une maison de souvenirs morts. Il y flottait pourtant un sentiment d'absence. À cet univers qu'il me fit visiter si gentiment et si joyeusement, grimpant d'un étage à l'autre, se baissant pour ouvrir des tiroirs débordant de lettres d'Eluard, de tableaux en cheveux dont il m'expliqua la technique, à cet univers manquait quelque chose d'indéfinissable, peut-être "ces voix chères qui se sont tues" et, parmi ces voix, celle du *Testament* de Léo Ferré : la voix d'André Breton...

À 82 ans, la tête emplie de projets, prenant le train deux fois la semaine pour rendre visite à ses malades (il m'avoua avoir cessé de conduire depuis peu, sa vision nocturne ayant faibli), inaugurant par-ci une galerie de peinture, par-là une exposition au Musée des Arts et Traditions populaires, préparant un livre sur tel aspect méconnu du surréalisme, le Dr Ferdière, complètement tourné vers l'avenir, vivait comme on vit à 20 ans. Mais sa mémoire n'avait pas 20 ans... Une phrase me revient qu'il me dit spontanément comme je m'étonnais de la précision de ses souvenirs : "Je souffre d'une hypertrophie de la mémoire". Je crois effectivement qu'il en *souffrait*, que sa puissance de travail, ses activités multiformes et permanentes, sa curiosité inlassable l'aidaient d'une certaine manière à oublier cette souffrance : la solitude intellectuelle que son immense érudition, sa soif d'approfondissement - il était le contraire d'un touche-à-tout et, comme Breton, méprisait Cocteau - et sa très vive intelligence avaient fini par créer, peut-être à son corps défendant. Cette solitude habitait sa demeure, malgré la voix forte de sa bonne qui croyait le mener par le bout du nez alors qu'il me lançait de petits clins d'oeil amusés sitôt qu'elle tournait le dos, malgré le chien jappant et courant en tous sens, malgré la lumière qui baignait tout ce beau désordre.